

**JEAN-LOUIS GOURAUD**

---

**MES  
GALOPS**

---

éditions du  
**ROCHER**

# Mes galops

Tous droits de traduction, d'adaptation et de reproduction réservés pour tous  
pays.

© 2015, Groupe Artège

Éditions du Rocher

28, rue Comte Félix Gastaldi – BP 521 – 98015 Monaco

*[www.editionsdurocher.fr](http://www.editionsdurocher.fr)*

ISBN : 978-2-26807-753-6

ISBN epub : 978-2-26808-257-8

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Rendez-vous fut alors pris pour une sorte de leçon inaugurale, le 28 juin, à La Villette, au lendemain des toutes dernières représentations du ballet *We were horses* (ce que je traduirais volontiers par « Nous étions chevaux ») cosigné avec la chorégraphe Carolyn Carlson.

Ce soir-là, Michel Onfray vint docilement brosser à grands traits une brève histoire du cheval philosophique, depuis Homère (et son cheval de Troie) jusqu'à Albert Camus (occasion surtout pour Michel Onfray d'administrer une bonne ruade à Jean-Paul Sartre), en passant par Montaigne, Pascal, Descartes, Spinoza, Nietzsche et, naturellement, ce vieil obsédé de Sigmund Freud. Au passage, l'ami Onfray ne put se retenir de chanter son petit couplet antichrétien, prétendant (à juste titre) que les Évangiles ne faisaient aucune place au cheval et que (c'est plus discutable) le Christ était une pure invention des évangélistes.

Du coup, lorsqu'après cette brillante prestation, nous nous sommes retrouvés pour dîner, voyant Bartabas entouré de ses amis – j'allais dire : ses apôtres – parmi lesquels on reconnaissait Jérôme Garcin et André Velter (il ne manquait plus que saint Homéric), dans une disposition de table qui ressemblait de façon troublante à la Cène (moi dans le rôle de Judas), j'ai failli me demander si Bartabas, par hasard, n'était pas, lui aussi, une pure invention de ses évangélistes, présents à ses côtés.

# Chevaux de dictateurs

« Rien ne doit déranger l'honnête homme qui dîne », écrivait en 1801 un certain Joseph Berchoux, poétailon dont la postérité n'a pas retenu grand-chose d'autre que cet alexandrin qui a le grand mérite de refléter parfaitement l'état d'esprit d'une bourgeoisie repue, et qui entend bien le rester.

On pourrait paraphraser l'aphorisme du sieur Berchoux en avançant que rien ne doit déranger l'Occidental en vacances. Raison pour laquelle, en été, le volume des quotidiens diminue, les émissions politiques sont mises en sommeil et les magazines n'abordent que des sujets frivoles.

En 2013<sup>1</sup>, hélas, les Arabes ont un peu troublé la quiétude à laquelle aspiraient les vacanciers : assassinats politiques en Tunisie, affrontements sanglants en Égypte, pagaille meurtrière en Libye, attentats incessants en Irak et massacres à grande échelle en Syrie. Difficile de faire pire !

Difficile, surtout, de comprendre quelque chose à ces révolutions cafouilleuses. Un jour, on nous explique qu'il faut se débarrasser le plus vite possible des islamistes qui se sont emparés (pourtant démocratiquement) du pouvoir en Égypte. Le lendemain, on nous dit qu'il faut condamner cette fois ceux qui les ont chassés.

Pour nous embrouiller davantage, on apprend qu'en France, à Trappes précisément, des femmes voilées ont manifesté pour dénoncer l'islamophobie, tandis qu'à Tunis, des femmes non voilées manifestaient pour dénoncer l'islamofolie des djihadistes, salafistes et autres extrémistes soi-disant musulmans.

C'est, vous dis-je, à n'y rien comprendre. Aussi, la presse

va-t-elle, dans la torpeur de l'été, tenter de protéger ses lecteurs de tout surmenage intellectuel en leur parlant d'autre chose, en abordant des sujets moins fatigants : des histoires d'amours princières, des exploits sportifs, des aventures idylliques, bref, des trucs faciles à comprendre. Ou, mieux encore, en distillant des informations sans aucun intérêt. Comme le fait, par exemple, signalé par le pourtant très sérieux *Huffington Post*, que Marine Le Pen fêtait le 5 août 2013 son quarante-cinquième anniversaire, et qu'à cette occasion elle avait lancé un site Internet à son nom. Événement considérable, n'est-ce pas, aussitôt commenté sur le site du *Nouvel Observateur* par un garçon passablement énervé d'y avoir trouvé une photo d'elle à cheval : voilà t'y pas qu'elle se prendrait pour Jeanne d'Arc ?

Pour ceux qui ont lu ou simplement feuilleté mon livre *Le Cheval, animal politique* (Favre, 2009), ce n'était pas vraiment un scoop. Comme elle le raconte elle-même dans cet excellent ouvrage, Marine Le Pen pratique en effet l'équitation depuis sa plus tendre enfance, et pousse ses enfants à en faire autant. Quand elle parle d'équitation, elle ne dit d'ailleurs pas que des bêtises : « C'est un sport très formateur, explique-t-elle. Qui apprend à respecter l'autre, qui enseigne l'humilité, et la patience. C'est aussi un sport de maîtrise – et d'abord de maîtrise de soi. Il s'agit de travailler avec un animal qui a sa propre personnalité, à laquelle il faut s'adapter. C'est donc une bonne école, une bonne préparation à la politique ! »

Nombreux sont les hommes politiques – pas seulement « de droite » – à la pratiquer, et à y trouver beaucoup plus qu'une simple distraction. Ce n'est pas pour rien que l'équitation faisait autrefois partie de l'éducation des princes : apprendre à dominer une force supérieure à la sienne, c'est apprendre à gouverner.

Dans le même excellent ouvrage, je me vantais d'avoir fait une découverte extraordinaire. Constatant que Hitler et Staline

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.



Ce fut, conclut Jean-Louis Barrault, « le plus bel encouragement que j'aie reçu de ma vie ».

# L'art du suicide

Un des principaux problèmes qui se posent aux candidats au suicide est certainement – du moins je le suppose, car je n'ai jamais été vraiment confronté à cette situation – l'embarras du choix, tant il y a de façons de procéder.

J'écarte ici, bien sûr, les suicides patriotiques, genre kamikaze, ainsi que les suicides à motivation politique, idéologique ou religieuse : les immolations par le feu, comme cela se pratique un peu trop souvent – dans l'indifférence générale, hélas ! – au Tibet, ainsi que, dans un registre plus démentiel, les attentats-suicides perpétrés par des malheureux auxquels on a fait croire que cela les conduirait directement au paradis.

Non, je ne veux parler ici que, comme disait Georges Brassens, des bons petits suicides ordinaires : ceux auxquels s'adonnent les braves gens, des gens comme vous et moi, ayant tout simplement décidé de mettre fin à leurs jours, pour une raison ou pour une autre : chagrin d'amour, ennuis de santé ou contrôle fiscal.

À ceux-là, donc, se pose la terrible question du choix de la méthode. Vont-ils accorder leur préférence à la noyade ou à la défenestration ? À l'étouffement ou à l'empoisonnement ? Cruel dilemme ! Les possibilités, en effet, sont infinies : se cisailer les veines, s'asphyxier au gaz de ville ou se shooter aux médicaments en dépassant les doses prescrites. On peut aussi faire ça à la japonaise, mais cela demande une sacrée dose de courage.

Bref, il y a mille techniques possibles, et rien n'empêche d'innover en la matière. C'est ce dont j'ai pris conscience en

lisant un délicieux recueil de charmantes nouvelles, *Bons Baisers du Baïkal* (Transboréal, 2014). Dans l'une d'elles, l'auteur, Géraldine Dunbar, évoque une façon de faire que je n'avais pas imaginée, et dont il me paraît indispensable de vous faire bénéficier : c'est le suicide à cheval.

Géraldine Dunbar raconte l'histoire de deux hommes, Mourad, dont le prénom témoigne de ses origines ouzbèkes, et Vassili, un vrai Russe, qui se retrouvent quelque part en Sibérie après s'être perdus de vue depuis longtemps, très-très longtemps : avant l'éclatement de l'Union soviétique. Comment vas-tu ? Que deviens-tu ? Mourad exprime son infinie tristesse « de voir la femme qu'il aimait le plus au monde, la Russie, blessée, fardée d'un maquillage occidental qui ne lui va pas. La Russie n'a plus ses frontières lointaines, comme une demoiselle à qui l'on aurait coupé ses longs cheveux ».

– *Elle est mutilée, notre Russie... chère Russie, gémit Mourad.*

Bouleversé par les propos que lui a tenus son ami, Vassili, en bon Russe, est dès lors en proie à des tourments dignes des personnages de Dostoïevski. Il broie du noir, jusqu'à ce qu'une idée, soudain, illumine ses sombres pensées.

– *Un cheval, s'écrit-il, il me faut un cheval !*

Dans la région où il se trouve, un cheval n'est pas ce qu'il y a de plus difficile à trouver. Il en trouve un, en effet, le selle, le bride et, clip clop clip clop, s'en va dans les bois. Arrivé sous un arbre, il se hisse sur les étriers, lance une corde autour d'une haute branche, puis enroule l'autre extrémité de la corde autour de son cou. Après s'être assuré de la solidité du dispositif, Vassili ordonne à son cheval de s'en aller. On devine la conséquence.

Cette triste histoire offre un bon exemple de l'univers dans lequel Géraldine Dunbar, de sa belle écriture, nous plonge tout

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

« *Je voudrais que tu sois mon cheval pour te chevaucher longtemps longtemps.* »

*Il ne faut toutefois pas croire que ce genre de fantasme soit exclusivement masculin. Dans un très savoureux Petit Traité d'éducation lubrique paru récemment (Cadex éditions, 2010), une des plus talentueuses écrivain(e)s contemporaines, Lydie Salvayre<sup>1</sup>, multiplie les références équestres, proposant par exemple, parmi une quinzaine d'autres possibilités plus ou moins acrobatiques, la « position hippique » (je n'en dirai pas plus ici).*

---

1. Elle a reçu le prix Goncourt 2014 pour son roman *Pas pleurer* (éd. du Seuil).

## Mains de femmes

Si vous voulez être pris au sérieux, mieux vaut vous faire passer pour américain. À défaut d'avoir la nationalité, arrangez-vous pour faire savoir – ou faire croire – que vous avez enseigné dans une université des États-Unis. Au minimum, que vous êtes diplômé de l'une d'elles. Sinon, vous n'avez aucune chance.

En effet, la science, de nos jours, est, et ne peut être, qu'américaine. C'est d'ailleurs ce que les jurés des différents prix Nobel ont confirmé une fois de plus en 2013. En attribuant, par exemple, le Nobel de chimie à Martin Karplus (de Harvard), à Michael Levitt (de Stanford) et à Arieh Warshel (de Los Angeles). Ou le Nobel d'économie à Eugene Fama (de Chicago), à Robert Shiller (de Yale) et à Lars Peter Hansen (de Chicago).

Il n'y a pas que les membres des jurys Nobel. La presse en général, française en particulier, raffole de tout ce qui vient d'outre-Atlantique. Jetez un coup d'œil, je vous en prie, sur les articles que publie, dans une page réservée à ça (*Décryptages*), un grand quotidien parisien du soir, qui passe encore pour celui de l'*intelligentsia* : on y trouve fréquemment d'interminables tribunes insipides – mais qu'importe, puisqu'elles sont signées par des auteurs « professeurs invités » dans une quelconque *university*, chercheurs dans un institut « for international Studies » et/ou collaborateurs épisodiques à une prestigieuse revue savante (en anglais, forcément) : au vu de tels titres, les voilà donc crédibles.

De même, il suffit qu'une info soit labellisée *made in USA* pour qu'elle soit aussitôt tenue pour cruciale. Je me souviens, par exemple, du *buzz* énorme qu'avait provoqué, en 2009, la publication, dans la revue (américaine) *Science*, d'un article

annonçant qu'une équipe (anglaise) avait établi que la domestication du cheval pouvait remonter à plus de cinq mille ans, et être localisée quelque part dans le Kazakhstan actuel (alors qu'on avait cru jusque-là pouvoir la situer plutôt dans les plaines de l'Ukraine). Puisque l'information venait d'Amérique, elle fut immédiatement relayée par l'ensemble de la presse française – l'AFP, *Le Figaro*, *Le Monde*, *L'Express*, etc. – alors qu'il aurait suffi de lire les livres publiés dix ans auparavant par Jean-Pierre Digard, directeur de recherche au CNRS et spécialiste de la domestication, pour savoir que oui, bien sûr, des phénomènes domesticatoires ont pu se produire simultanément, voici cinq ou six mille ans, en différents points du globe. Mais voilà, ces propos n'ayant été édités qu'en français ne pouvaient pas attirer l'attention de la presse française.

À cela s'ajoute que l'aspect le plus intéressant de la découverte des archéologues au Kazakhstan n'est pas tant dans sa datation ou sa localisation, mais dans son contenu même. Sur quoi, en effet, s'appuient-ils pour affirmer qu'on pratiquait déjà à cet endroit-là et cette époque-là, une certaine forme de domestication ? Principalement sur le fait d'y avoir trouvé des poteries anciennes sur les parois desquelles ils ont pu déceler des traces de dépôt de lait de jument ! Ainsi donc, contrairement à ce que l'on supposait jusqu'à présent, le cheval n'avait peut-être pas été domestiqué pour être attelé ou monté – mais, comme le bœuf et la vache, pour être consommé. D'où je tire une conclusion très personnelle mais révolutionnaire, que j'ose à peine énoncer publiquement, n'ayant pas de *curriculum vitae* américain à mettre en avant.

Mon hypothèse se fonde, en revanche, sur une assez bonne connaissance du terrain : en Asie centrale, de nos jours encore, le lait de jument, aux vertus prophylactiques reconnues, est très

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.



l'Orchestre de Paris.

Marin Alsop et Alondra de la Parra sont les plus célèbres, mais pas les seules. Dans un ouvrage formidablement documenté, *La Symphonie des chefs* (La Martinière, 2004), Robert Parienté consacre un chapitre entier à « Mesdames les mastras », dans lequel il mentionne une demi-douzaine de ces directrices d'orchestres, à commencer par la toute première, l'ancêtre (comment dit-on précurseur au féminin ?), la Française Nadia Boulanger qui, au début des années 20 (du XX<sup>e</sup> siècle) conduisit des orchestres à cordes, avant d'être « la première femme à monter sur l'estrade du New York Philharmonic, puis du Boston Symphony ».

Dans cet inventaire figurent aussi Emmanuelle Haïm, Laurence Equilbey, Claire Gibault, et quelques autres – mais on reste encore assez loin de l'exhaustivité : d'après un connaisseur, il y aurait « soixante-dix femmes chefs d'orchestre dans le monde » (contre cinq mille hommes) !

L'une d'elles mérite ici une mention particulière : la jeune (36 ans) Zahia Ziouani, fille d'immigrés algériens, formée dans un conservatoire de banlieue (Pantin), diplômée en musicologie à l'université Paris IV-Sorbonne, devenue directrice du conservatoire de Stains, fondatrice de l'orchestre symphonique Divertimento et chef d'orchestre principal(e) de l'Orchestre symphonique national d'Algérie. Pour bien mesurer l'exploit que constitue une telle carrière, il faut lire le récit qu'elle a fait, sans *miserere* ni *lamento*, de son difficile parcours dans un livre paru en 2010 chez Anne Carrière, *La Chef d'orchestre*.

Si la présence d'une femme à la direction d'orchestre constitue encore l'exception, il y a plus rare encore : la présence d'une femme à la direction d'un cabinet d'architecture.

L'architecture, pourtant, est une activité artistique qui fait

beaucoup parler d'elle. Impossible d'ouvrir un journal sans y trouver un reportage sur l'édification, à New York, du plus haut gratte-ciel résidentiel (425 mètres) des États-Unis, ou un compte-rendu de la polémique, bien parisienne, qui accompagne le projet de construction de la Tour Triangle, édifice de 180 mètres de haut (seulement), prévue à l'emplacement de l'actuel Parc des Expositions de la Porte de Versailles (XV<sup>e</sup> arrondissement) et dessiné par Jacques Herzog et Pierre de Meuron.

Les architectes, aujourd'hui, sont devenus des stars. On les appelle d'ailleurs les starchitectes. Le plus célèbre, le plus en vogue est l'Américain Frank Gehry qui, après avoir transformé la petite ville de Bilbao (Espagne) en centre d'attraction touristique grâce aux formes insolites du musée qu'on lui a demandé d'y construire, vient de livrer à Bernard Arnault, le patron du groupe LVMH (n° 1 mondial du luxe) un extraordinaire vaisseau de verre et d'aluminium édifié aux abords du Bois de Boulogne, abritant salles d'exposition (d'art contemporain), de concert et autres, qui bientôt sera probablement le bâtiment le plus visité de France, après la tour Eiffel et Versailles.

Parmi les très grands noms de l'architecture contemporaine, on trouve plusieurs Français : Christian de Portzamparc (projet Arena 92, prévu à Nanterre pour fin 2016), Patrick Bouchain (théâtre Zingaro) et, surtout, l'infatigable Jean Nouvel (69 ans), qui, après avoir conçu la plus grande salle de concert de Paris (la Philharmonie), s'appête à boucler à Abou Dhabi le chantier d'une annexe du musée du Louvre et à entreprendre la construction à Pékin du futur musée des Arts de la Chine !

Comme on le constate, aucun nom de femme dans cette liste. Pourtant si ! Il y en a une : elle est d'origine irakienne, et

s'appelle Zaha Hadid. Son style est reconnaissable entre tous : des formes rondes, presque alanguies, en tout cas très féminines. C'est à elle que le Comité d'organisation des Jeux olympiques prévus à Tokyo en 2020 a confié le soin de dessiner le futur stade central. J'ai pu, pour ma part, visiter l'immense et magnifique Centre culturel qu'elle vient d'achever à Bakou, la capitale de l'Azerbaïdjan : une énorme masse blanche, aux arrondis vertigineux, enfermant de magnifiques volumes aux contours inattendus – une réussite, un chef-d'œuvre.

À l'occasion de l'inauguration de cet étrange et bel édifice, des journalistes, telle Christine Murray (du *Architects' Journal*), ont réussi à répertorier tout de même une bonne quinzaine de femmes architectes. Un « Woman Architect of the Year Award » a même été créé en 2012, pour lequel ont été sélectionnées en 2014 une Espagnole, Maria Langarita ; une Néerlandaise, Francine Houben ; trois Irlandaises, Roisin Heneghan, Yvonne Farrell et Shelley McNamara et... trois Anglaises, Adriana Natcheva, Sadie Morgan, et Kirsten Lees.

Puisque j'en suis à évoquer des souvenirs personnels, une des rencontres les plus marquantes de mes débuts en journalisme (en 1962 !) fut celle que j'eus la chance de faire avec l'architecte le plus célèbre de l'époque, Bernard Zehrfuss, créateur du Palais de la Défense, beau geste architectural et bel exploit technique, ainsi que du siège de l'Unesco, à Paris. Au cours de la longue interview qu'il voulut bien accorder au gamin que j'étais, il tint des propos qui m'ont marqué à vie, et font qu'aujourd'hui encore, lorsque je me promène à Paris, New York, Moscou ou ailleurs, je ne me contente pas de regarder le trottoir et les gens qui y déambulent – mais contemple aussi la forêt immobilière qui nous entoure.

Bernard Zehrfuss était un homme extraordinaire, d'une courtoisie extrême. Il construisit beaucoup en Tunisie, et se lia

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

telle qu'il mourut des suites d'une chute de cheval.

Rares sont ceux qui savent que c'est également à la suite de chutes de cheval, faites à l'adolescence, que Toulouse-Lautrec (1864-1901) – autre grand peintre de chevaux – fut empêché de grandir à tout jamais. Et que le plus prolifique portraitiste équestre de l'époque, Alfred De Dreux (1810-1860), serait mort des suites d'une blessure reçue au cours d'un duel organisé pour régler une sombre histoire de vente d'un cheval à Napoléon III.

Même si je ne prétends pas ici à l'exhaustivité, il serait injuste de ne pas mentionner aussi quelques grands noms de la peinture russe, contemporains des précédents mais souvent tenus, par je ne sais quel snobisme, dans un relatif mépris. Je pense à Karl Brioullou (1799-1852), à Pavel Kovalevski (1843-1903), à Vassili Polenov (1844-1927), à Ilya Repine (1844-1930), fils d'un marchand de chevaux et dont le disciple préféré, Valentin Serov (1865-1911), était un intrépide cavalier. Et puis, par-dessus tout, bien sûr, à Nicolas Svertchkov (1817-1898), dont l'œuvre immense est entièrement et exclusivement consacrée au cheval.

Alors que dans la peinture occidentale, le cheval ne peut être représenté que dans un contexte plus ou moins aristocratique (portrait équestre, chasse à courre, hippodrome, charge de cavalerie), en Russie, au contraire, on n'hésite pas à le représenter à la tâche dans les activités les plus simples, les décors les plus humbles : se reposant dans une cour de ferme, tirant une pauvre télègue ou pris dans une tempête de neige.

C'est en sculpture, naturellement, que l'expression « le cheval, piédestal de l'homme » prend toute sa valeur. Dans cet art plastique, l'évolution a été, *grosso modo*, identique à celle qu'on a connue dans la peinture.

La célébrissime statue équestre de Marc Aurèle, fondue du vivant même de l'empereur (vers 173) mais toujours visible à

Rome, a longtemps plus ou moins servi de modèle aux sculpteurs chargés de glorifier leurs monarques (et clients). Que ce soit dans le Bartolomeo Colleoni de Verrocchio (XV<sup>e</sup> siècle) à Venise ou, deux siècles et demi plus tard, dans le Louis XIV de Girardon, on retrouve la même majesté, illustrée par la noble allure du cheval qui, antérieur levé, exprime la force tranquille. Mais au XIX<sup>e</sup> siècle, changement radical : c'est le cheval qui, monté ou non, devient le sujet central. Pour s'en convaincre, il suffit de feuilleter les catalogues raisonnés des œuvres de Barye (1796-1875) et Mêne (1810-1879) en France, ou de Lanceray (1848-1886) en Russie.

Là où le phénomène fut le plus spectaculaire, parce qu'il s'est déroulé sur une très courte période, c'est dans cet autre art majeur qu'est la photographie.

Le cheval, en effet, est devenu très vite un des thèmes de prédilection des photographes. Je crois même que le premier document digne d'être réellement appelé une photographie, dû à Nicéphore Niepce et daté de 1825, est la reproduction d'une gravure représentant... un cheval, tenu en main par un palefrenier coiffé d'un drôle de chapeau.

On sait aussi tout ce que la technique photographique a apporté à la connaissance du cheval, en particulier à la connaissance de ses allures exactes, dont les plasticiens n'avaient jusqu'alors qu'une idée très approximative. Deux bricoleurs de génie, nés et morts les mêmes années (1830-1904), le Français Étienne-Jules Marey et l'Anglo-Américain Eadweard Muybridge, mirent au point presque simultanément des procédés chronophotographiques permettant de visualiser de façon nette les différentes phases du pas, du trot et du galop – ce qui permit aux artistes d'être désormais plus justes, plus exacts dans leurs représentations. Plus exacts, mais pas nécessairement plus

« vrais » car, comme beaucoup l'ont souligné à l'époque, les œuvres les plus convaincantes, les plus vivantes ne sont pas toujours les plus anatomiquement correctes. Chez Géricault, Delacroix et d'autres, l'effet du mouvement et l'illusion de la vie sont souvent obtenus au prix de distorsions corporelles, voire d'impossibilités morphologiques mais, comme l'a écrit La Varenne, « leurs faux chevaux galopèrent mieux que les vrais ».

Là pourtant n'est pas le principal apport de la photographie à l'art. Il est dans la rencontre presque miraculeuse entre cette nouvelle technique et une pratique déjà sur le déclin. La naissance de la photographie, en effet, coïncide à peu près avec le commencement de la fin de l'usage du cheval, et l'extraordinaire envolée de la photo est quasiment symétrique à la lente disparition du cheval de nos villes et de nos campagnes.

Au début, les photographes remplacent les peintres pour portraiturer les célébrités – ou ceux qui y aspirent. C'est la belle époque. Celle de Nadar, qui, dans les années 1860, a appris à photographier les chevaux (et leurs utilisateurs), chez Louis-Jean Delton. Un personnage, ce Delton ! Commis banquier devenu cavalier mondain, il avait eu l'idée – géniale – d'ouvrir dans les beaux quartiers, Porte Dauphine, un atelier spécialisé dans la « photographie hippique » : une sorte de gigantesque studio dans lequel les grands de ce monde pourraient se faire portraiturer sous leur meilleur jour, c'est-à-dire à cheval ou en voiture : ses dimensions étaient telles qu'il pouvait accueillir des attelages à quatre. Toute la bonne (et la mauvaise) société y défila pendant un demi-siècle : généraux, souverains, ecclésiastiques, savants, industriels – disposant toujours, il faut le souligner, de superbes montures ou de magnifiques équipages.

Aujourd'hui – c'est-à-dire un siècle seulement plus tard –, on le voit bien : le cheval n'est plus du tout le faire-valoir des hommes ou des femmes qui l'utilisent encore. Il est devenu un

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.



qui dura près de trois ans. Et d'abord, l'atelier où il vécut et travailla, situé au 9 rue Bochart-de-Saron, dans le 9<sup>e</sup> arrondissement, à l'angle du 47 boulevard de Rochechouart. Il se trouve que, par extraordinaire, le jour où je m'y rendis en pèlerinage, le 10 septembre 1993, le local étant à vendre (1 350 000 FF pour 60 m<sup>2</sup> dont 38 m<sup>2</sup> d'atelier d'une hauteur sous plafond de 5,50 m). J'appris à cette occasion que le dernier propriétaire célèbre des lieux avait été... Maurice Chevalier (!) qui avait d'ailleurs acheté tout l'immeuble, composé entièrement d'ateliers d'artistes.

À Paris encore, je fis une autre trouvaille, chez mon ami Garig Basmadjan, galeriste bien connu du boulevard Raspail. Expert indiscuté d'art russe et soviétique, Garig s'était constitué, au fil des ans, une extraordinaire collection privée, hors commerce. Si extraordinaire que, dès que le dégel le permit, les responsables du ministère soviétique de la Culture lui proposèrent de venir l'exposer – avec toutes les garanties de retour voulues – en Russie. Garig n'avait pas froid aux yeux. Il accepta. L'exposition-événement eut lieu : un mois à la galerie Tretyakov (5 juillet-7 août 1988), un mois à l'Ermitage (25 août-25 septembre). Une consécration, en quelque sorte.

Une des plus belles pièces de cette exposition – qui a fait, bien sûr, l'objet d'un catalogue – est un « Cheval retenu par un Cosaque sortant de l'écurie », huile sur toile de 81 x 65 cm, datée de 1861 et signée en lettres latines : N. Svertchkoff. Le tableau fit sensation. Non seulement par son exceptionnelle qualité, mais parce qu'il obligea les Russes, qui possèdent, au musée du cheval de Moscou, une toile comparable, d'admettre que la leur, datée de 1864, n'était que la réplique d'un tableau peint à Paris trois ans auparavant. Une réplique de la main du maître, certes, mais une réplique quand même...

Comme promis par les autorités soviétiques, ce tableau a été restitué, ainsi que l'ensemble de la collection, après les expositions de l'été 1988. Il n'en fut pas de même, hélas, un an plus tard, avec le collectionneur lui-même : Garig Basmadjan, en effet, a été enlevé par des inconnus, en plein Moscou, le 29 juillet 1989. On ne l'a jamais revu depuis. Étrange et cruelle histoire.

Cette toile n'est pas la seule que Svertchkov, toujours prolifique, produisit au cours de son séjour en France. Dans une lettre postée de Paris le 11 juillet 1863, il raconte « quel bon accueil le public et les critiques d'ici ont réservé à mes œuvres » et comment, au cours d'une exposition, l'empereur Napoléon III « m'a acheté un de mes tableaux, *Retour de chasse à l'ours*. Par son originalité et la manière particulière de représenter la lumière, ce tableau a attiré l'attention de tout le monde. Au cours de l'exposition, j'ai reçu dix-huit lettres de personnes désireuses de l'acquérir. Mes deux autres tableaux, une foire et un arrêt, se sont aussi vendus. [...] À la clôture de cette exposition, j'ai eu la joie d'être décoré de la Légion d'honneur. Je porterai avec orgueil cette décoration si Sa Majesté l'Empereur [de Russie] m'en donne l'autorisation. Mais bien que le public français continue à me prodiguer ses amabilités, je commence à trouver pénible de vivre à l'étranger, et ne songe qu'au moment où je reverrai ma patrie. Une pensée désagréable me harcèle pourtant : je me demande ce qui m'attend. Aurai-je du travail comme ici ? Pour le moment, nous avons, ma femme et moi, de quoi vivre et donner une éducation à notre fils – mais j'ignore ce qui m'attend à l'avenir ».

Il avait tort de s'inquiéter. De retour à Saint-Pétersbourg en novembre 1864, il reçut une commande importante de la part d'Alexandre II, en particulier quatre toiles géantes, destinées à

célébrer le 250<sup>e</sup> anniversaire de la dynastie des Romanov. J'ai « retrouvé » l'une d'elles, enfouie dans les réserves du musée russe, à Saint-Pétersbourg. Elle représente, sur un format impressionnant (158 x 269), une « Chasse au faucon du tsar Alexis Mikhaïlovitch près de Moscou, en compagnie de ses boyards ». Elle est restée d'une fraîcheur de couleurs extraordinaire – à croire qu'elle a été peinte et vernie la veille. Mais elle date de 1873. Ce qui prouve que Svertchkov prenait parfois son temps pour exécuter les commandes impériales : ici, près de dix ans !

C'est que, contrairement à ce qu'il craignait, il croule sous la demande. Et, malgré son incroyable créativité, son exceptionnelle capacité de travail, il ne peut pas toujours suivre. Il lui faut, parfois, donner la priorité à des travaux qui lui seront payés de suite – et non pas, comme les commandes officielles, aux calendes. Svertchkov, en effet, est un impécunieux permanent. Ce n'est pas qu'il mène grand train – encore qu'il lui arrive fréquemment d'organiser des fêtes et, d'un naturel jovial, sociable, généreux, il tient table ouverte – mais il est affligé d'un vice caché : le jeu. Et naturellement, il perd plus qu'il ne gagne. Ce qui l'oblige à contracter parfois des « dettes d'honneur » dont il doit s'acquitter sans délai. Seule solution : produire, produire encore, produire davantage. Heureusement pour lui, Svertchkov est infatigable. S'il fut, dans son enfance, de santé fragile, devenu adulte, il bénéficie au contraire d'une énergie, d'une vitalité et d'une endurance à toute épreuve.

Il est probable que cette façon de dilapider bêtement les sommes énormes qu'un travail acharné lui permet d'encaisser a eu quelques conséquences dans sa vie conjugale. Svertchkov s'est marié trois fois. Une première fois (en 1842), avec une Française née à Hambourg, probablement huguenote, Élise

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

particulièrement : une de ses œuvres les plus connues est un ensemble monumental évoquant la bataille de Little Big Horn.

# Le Christ et le cheval

À Genève, c'est le jet d'eau. À Paris, la tour Eiffel. À New York, la statue de la Liberté. À Londres, c'est une tête de cheval.

Une tête de cheval gigantesque, monumentale, haute comme un immeuble : 35 pieds, c'est-à-dire une bonne dizaine de mètres. Elle a été installée là, au beau milieu d'une place, Marble Arch, elle-même située au cœur de la ville, il n'y a pas très longtemps (2009), mais elle est vite devenue une des principales curiosités d'une cité qui, pourtant, n'en manque pas.

Il faut dire que ce n'est pas une tête ordinaire. Outre son exceptionnelle dimension, elle montre une tête de cheval dans une situation insolite : posée sur le bout de nez. Comme en équilibre. Ce qui donne à cette énorme masse de bronze une sorte de légèreté, d'instabilité, d'apparente fragilité.

On ne se lasse pas de la contempler, d'en faire le tour, de s'extasier de sa grâce. Et d'en éprouver de fortes émotions.

Arrive alors l'irrépressible désir de remercier, de féliciter, de rencontrer l'auteur de cet étrange et magnifique obélisque chevalin, un certain Nic Fiddian-Green.

Direction le Surrey, au sud-est de Londres, où il réside, et où il travaille. Il faut une bonne heure pour parcourir la quarantaine de kilomètres qui mène à son repaire. Mieux vaut disposer d'un GPS, car on doit assez vite quitter la grand-route pour pénétrer au cœur de la belle campagne anglaise par des chemins étroits et sinueux, jusqu'au village de Guilford. Lorsque vous y parvenez enfin, ne croyez pas que vous soyez arrivé. Il y a encore du chemin à faire, sur des pistes de campagne de plus en plus tortueuses, avant de découvrir enfin l'immense domaine verdoyant et vallonné de Wintershall : c'est là.

Une grande bâtisse de brique, devant laquelle stationnent une ou deux Land Rover. Nic Fiddian-Green est debout sur le seuil. Il nous attendait. Regard bleu, visage avenant. La cinquantaine bien conservée. Habillé comme on l'espère d'un gentleman farmer : velours côtelé, gilet, tweed, couleurs automnales, négligé chic. Sous l'auvent où il nous reçoit, présence insolite de statues d'église : des anges, des saints, une Vierge Marie. Poignées de mains chaleureuses. Arrive une élégante personne.

– Je vous présente mon épouse, Henrietta.

On comprend vite que Henrietta est ici un personnage très important. Pas seulement parce qu'elle est l'épouse de Nic, mais parce que cette maison, cette propriété, ce domaine sont à elle. Un bien de famille. Mais surtout parce que les chevaux, c'est elle aussi. Elle en possède, elle en élève, elle les monte.

A-t-elle transmis sa passion à Nic ? On peut se poser la question. Car Nic, au départ, n'était pas spécialement attiré par cet animal, ni même par la campagne, mais plutôt par la mer : son père était dans la marine.

« En fait, raconte-t-il, je crois que ma vocation est née en visitant, alors que j'étais encore étudiant, le British Museum. Je suis tombé en arrêt devant le fragment d'une frise du Parthénon représentant la tête d'un cheval. J'en fus extraordinairement ému. Cette image continuant à me hanter, j'ai commencé à sculpter des têtes de cheval. »

La maison où vivent Henrietta et Nic se compose d'une multitude de vestibules, de couloirs, de salons encombrés de mille bibelots, tableaux, guéridons, livres, meubles et objets divers. J'avais été déjà intrigué par la présence des pieuses statues qui accueillent le visiteur dans le hall d'entrée ; je le suis plus encore par l'abondance des crucifix qui ornent cette vaste demeure. Et davantage encore en pénétrant dans la pièce

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.



semble pas avoir fait reculer beaucoup les convictions chamaniques encore très vivaces. Et même de plus en plus vivaces, si j'en juge par la prolifération, dans la région, de chamanes parmi lesquels il est difficile de distinguer les charlatans de ceux qui ont une (réelle ?) capacité à communiquer avec les esprits.

Interdites au temps du communisme, ces pratiques, qui ont connu après l'éclatement de l'URSS un renouveau spectaculaire, ne paraissent d'ailleurs pas incompatibles entre elles. On peut très bien, le matin, faire fonctionner à tout-va les moulins à prière d'un des temples édifiés depuis peu, et l'après-midi supplier les esprits qui se cachent dans un rocher sacré de vous être favorables, quitte à tenter de les soudoyer en déversant sur ledit caillou quelques piécettes ou en partageant avec eux le contenu d'une bouteille de vodka.

Aujourd'hui, bouddhisme et chamanisme sont devenus bien plus que des religions ou des croyances, mais de véritables marqueurs identitaires. Si les Russes dominant très largement sur la rive occidentale du lac Baïkal, les Bouriates constituent encore une forte minorité sur la rive orientale, constituée d'ailleurs, depuis l'époque soviétique, en république autonome : la république de Bouriatie fait partie des quelque quatre-vingts entités administratives qui forment aujourd'hui la Fédération de Russie.

Certes, la place principale de la capitale de cette républiquette, Oulan-Oudé (un petit million d'habitants), est toujours ornée d'une incroyable sculpture : une tête énorme, gigantesque, monumentale reproduisant en grand la tête de Lénine – le dieu du communisme –, mais les pouvoirs locaux ont multiplié, depuis, les références à la culture mongole, quitte à la folkloriser. C'est ainsi, par exemple, que des cérémonies soi-disant chamaniques sont organisées pour les touristes, et que

ces derniers sont invités à visiter les temples bouddhistes flambant neufs construits dans les environs.

La rive occidentale, sur laquelle les Russes ont commencé à arriver dès le milieu du XVII<sup>e</sup> siècle, a connu elle aussi un extraordinaire regain religieux après l'effondrement du système soviétique. Profitant du vide idéologique qui s'en est suivi, de nombreux missionnaires (souvent américains) d'Églises dites évangélistes se sont précipités sur les ruines de l'URSS pour convertir à tour de bras les populations déboussolées. Avec un certain succès, jusqu'à ce que l'Église orthodoxe reprenne la main et chasse ces intrus. Leur passage a toutefois laissé quelques traces. C'est ainsi que Natalia, la charmante interprète qui a bien voulu m'accompagner lors de mes récentes pérégrinations circumbaïkaliennes, m'a confessé (si je peux utiliser ce mot) sa conversion, au moment de la pérestroïka, dans les années 1990, et son appartenance à une Église pentecôtiste faisant toujours preuve, semble-t-il, d'une certaine vitalité.

Terre d'exil, de bague, de relégation, la Sibérie en général, la région du Baïkal en particulier, offre, depuis sa « découverte » (sa colonisation) par les Russes, une étonnante mosaïque ethnique et religieuse, due à la superposition de populations déportées ou immigrées et de populations plus ou moins indigènes : les Bouriates (mongols), qui, au XIII<sup>e</sup>, avaient chassé de la région les occupants de l'époque, Yakoutes (turciques) et Evenks (tougouses). Arrivèrent ensuite les cosaques, dépêchés par le tsar de Russie désireux d'étendre son empire à l'est – bientôt suivis de cohortes de pieux orthodoxes épouvantés par les réformes décidées en 1655 par Nikon, le patriarche de Moscou, et soutenues par l'empereur. Pour échapper à la vindicte de l'Église officielle, beaucoup de ces malheureux s'enfuirent, par villages entiers, jusqu'au plus profond des

profondeurs sibériennes, espérant pouvoir ainsi pratiquer en toute tranquillité leurs rituels, interdits par la réforme. Ayant survécu aux persécutions tsaristes puis bolchéviques, ces religieux – on les appelle les Vieux-Croyants –, très attachés à leurs coutumes et traditions, y compris vestimentaires, ont constitué ici ou là des bourgades, notamment en Bouriatie, faciles à reconnaître à leurs isbas toujours coquettes, et à la gentillesse de leurs habitants, toujours avenants.

La principale cité de la région, Irkoutsk, capitale de la Sibérie orientale, légèrement plus peuplée que sa ville-sœur, Oulan-Oudé, située de l'autre côté du lac Baïkal, est hérissée de bâtiments religieux qui témoignent des vicissitudes du peuplement de la région. La construction d'une importante cathédrale de briques a été autorisée pour permettre aux déportés polonais (et à quelques Allemands) de pratiquer leur culte catholique. Une étrange mosquée, à l'architecture très européenne, sur laquelle un minaret a été enfin ajouté tout récemment (2012), offre aux Tatars et autres populations musulmanes égarées ici par les caprices de l'histoire la possibilité de se livrer à leurs ablutions et d'en appeler, le vendredi surtout, à Allah tout-puissant. Une synagogue propre, enfin, atteste de l'existence d'une communauté juive encore assez nombreuse, bien qu'elle ait beaucoup diminué au moment de la pérestroïka, lorsque Gorbatchev a autorisé les Juifs soviétiques à émigrer (massivement) vers Israël.

La présence juive dans la région est plus spectaculaire encore sur la rive bouriate du Baïkal, lorsqu'on visite la bourgade (7 000 à 8 000 habitants) de Bargouzine, où des cosaques fondèrent au XVIII<sup>e</sup> siècle un poste avancé, et où l'impératrice Catherine envoya, histoire de faciliter le développement de la contrée, d'importants contingents de Juifs.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

# Pauvre Casimir

On a beau avoir mené une vie exemplaire, au point d'être sanctifié après sa mort par l'Église ; on a beau bénéficier ainsi – du moins, je suppose – des faveurs divines, il n'empêche : on peut malgré tout porter un peu la poisse. C'est le cas de saint Casimir (1458-1484).

Tout avait pourtant bien commencé. Son grand-père, Ladislas II (1350-1434), grand prince de Lituanie, était devenu roi de Pologne en épousant, tout simplement, la reine. Comble de chance, il réussit à battre les terribles chevaliers teutoniques et, pour remercier Dieu, sans doute, de tous ces succès, il se convertit au catholicisme.

Le fils de ce dernier, Casimir IV (1427-1492), continua sur la lancée de son père, et enleva aux Teutoniques une partie de la Prusse. Mieux que cela : il eut de nombreux fils. Le plus sage d'entre eux – le futur saint Casimir – fut canonisé en 1521. Dès lors, la Lituanie en fit son saint patron et protecteur.

Afin de l'honorer convenablement, les Jésuites décidèrent de lui dédier un bel édifice, au cœur de Vilnius, la capitale de la Lituanie. Ce qui fut fait : la construction fut achevée et l'église consacrée en 1635.

C'est à partir de là que les choses ont commencé à se gâter. Lorsque les Russes entrèrent dans Vilnius, en 1655, un de leurs premiers soins, allez savoir pourquoi, fut d'incendier le bâtiment. Patiemment, les Jésuites le reconstruisirent, mais deux fois encore, il fut détruit par le feu : en 1707 et 1749. Détruit et reconstruit. Jusqu'à ce qu'arrivent les Français : en 1812, avant de lancer sa fameuse et désastreuse campagne de Russie, Napoléon, en effet, choisit Vilnius comme base arrière. La

Grande Armée a besoin de vastes dépôts : l'église Saint-Casimir fera l'affaire. Elle est transformée en grenier à blé.

La campagne, on le sait, finira mal pour les Français, chassés de là (et d'ailleurs) par les Russes. Qui restaurent l'édifice et le convertissent (le mot n'est peut-être pas très bien choisi) en église orthodoxe. Un peu moins d'un siècle plus tard (1915), les Allemands en feront un temple luthérien.

Loin d'être sensibles à l'œcuménisme (involontaire) des lieux, les Soviétiques, nouveaux occupants de la Lituanie, décident d'en faire un usage plutôt insolite : en 1963, l'église Saint-Casimir est transformée en musée... de l'athéisme !

Dans un pays aussi religieux que la Lituanie, il y avait de quoi faire. De quoi montrer : des bibelots, des ornements, des accessoires de toutes les obédiences chrétiennes, des ciboires, des calices, des icônes, des bénitiers. Mais aussi des chandeliers à sept branches et des étoiles de David : avant d'être exterminés par les Nazis (plus de 200 000 victimes), les Juifs, en effet, constituaient une des communautés religieuses les plus actives de Vilnius, qui avait été d'ailleurs surnommée la Jérusalem du Nord.

Pour faire bonne mesure, le musée contenait aussi des objets d'art islamique, des statuettes bouddhistes et des breloques utilisées dans les cérémonies chamaniques, histoire de bien montrer que, quelle que soit leur confession, les hommes qui ont recours à un autre dieu qu'au communisme pratiquent en fait, sous des formes diverses, l'idolâtrie. Et que, comme l'a si bien dit Karl Marx, la religion est l'opium du peuple.

Sans prendre parti sur ces délicates questions, force est de reconnaître que la Lituanie offre un terrain particulièrement propice à ce genre de démonstration. Dernier pays d'Europe à avoir été christianisé (au XV<sup>e</sup> seulement), il est, de nos jours

encore, celui où le paganisme est le plus vivant, celui où les traditions païennes demeurent les plus manifestes dans la vie quotidienne. La célébration du solstice d'été est une fête toujours très suivie par les Litvaniens, quelle que soit par ailleurs leur religion. Et l'on continue à honorer comme il se doit les divinités censées contrôler (plus ou moins) les forces de la nature. Des symboles d'avant le christianisme ornent parfois les crucifix qu'on peut voir, spécialement en milieu rural : des arborescences poussent le long de la croix de Jésus, tandis que des couleuvres – animal sacré – y rayonnent autour de la tête du Christ !

Paradoxalement, ce sont peut-être ces archaïsmes, ces croyances profondément ancrées dans le passé, ces superstitions d'un autre âge qui ont permis au peuple lituanien, bousculé plus qu'un autre par l'histoire, de conserver sa personnalité, de résister à toutes les invasions, occupations, dévastations qu'il a eu à subir – et de nourrir une fierté nationale exacerbée encore très vivace.

Je m'étais rendu une première fois dans ce charmant petit pays (trois millions et demi d'habitants) début octobre 1988. La Lituanie cherchait à secouer le joug soviétique. (Elle parviendra, trois ans plus tard, à ses fins, mais il y aura des morts.) Une douzaine d'églises étaient ouvertes au culte catholique, et une demi-douzaine d'autres au culte orthodoxe (en particulier Saint-Nicolas, où fut, paraît-il, baptisé Hannibal, l'ancêtre africain de Pouchkine) – mais Saint-Casimir était toujours ce drôle de musée de l'athéisme. J'y suis retourné tout récemment : grâce à Dieu, l'église a été restituée aux Jésuites, qui l'ont – une fois de plus – patiemment restaurée.

Beaucoup d'autres choses ont changé à Vilnius, sans que cette petite ville à dimension humaine ne perde quoi que ce soit de son charme. Parmi les nouveautés : la transformation du

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.



des chevaux.

# Poésie de la rue

*Pour composer leurs cantiques, les organisateurs de la grand'messe de la Saint-Hubert (évoquée au chapitre 5 de la deuxième partie du présent ouvrage) auraient mieux fait de s'adresser à un écrivain public, ou à un atelier de fabrication de poèmes. Ça existe ! C'est ce que j'ai découvert en déambulant un beau jour de juillet 2010 dans le centre de Rennes. J'étais venu assister à la soutenance de la thèse d'Alexandre Blaineau sur Xénophon<sup>1</sup>. Après avoir félicité le jeune docteur de son brillant succès, j'étais parti découvrir la vieille ville, où régnait une atmosphère de fête. Là, parmi les marchands de barbe-à-papa, les manèges et les vendeurs de choses inutiles, un couple sympathique, Antoine Blécon et Alice Dragon, proposaient la réalisation instantanée, sous nos yeux, et pour 8 euros seulement, de poèmes sur le thème de votre choix. Je ne résistai pas de leur commander un sonnet à la gloire du cheval.*

*Voici le charmant résultat, ci-contre, en fac-simile.*

Si d'hasard vous croisez de Camargue les routes  
Arrêtez-vous la nuit pour profiter un peu  
Qui sait si vous verrez dans la brume, sans doute,  
Quelques chevaux danser un ballet silencieux

Ils ont leurs pas de deux, leurs pointes, leurs saluts  
Ils dressent leurs sabots et se laissent la place  
Se cambrent dos à dos puis soudain se font face  
Jouant des arrangements que vous ne verrez plus

Leurs naseaux sont des cors, leurs galops des tambours  
Leur troupeau est un chœur d'élégants troubadours  
Leur crinière est faite de cordes à violons

Vous saurez alors que, hors de leurs écuries,  
Des chanteurs magnifiques abrités par la nuit  
Jouent des pleines sonates sans émettre aucun son

Marché Sainte Anne  
Le 3 juillet 2010

---

1. Transformée en un ouvrage monumental : *Xénophon, l'intégrale de l'œuvre équestre* édité l'année suivante dans la collection « Arts équestres » que je dirige aux éditions Actes Sud.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

posthume de Karl Marx n'est donc peut-être pas une plaisanterie. Brièvement : à sa mort, à Londres, en 1883, Karl Marx est, comme tous les défunts, convoqué par saint Pierre, pour décider s'il ira au paradis, au purgatoire, ou en enfer.

– Comment t'appelles-tu ?

– Karl Marx.

Saint Pierre, qui connaît la réputation sulfureuse du philosophe, n'ose pas prendre la décision tout seul.

– Attends un peu, il faut que j'aie consulté le Bon Dieu en personne.

Ce dernier, dans sa grande bonté, dit à saint Pierre :

– Laisse-le donc entrer au paradis, mais à une condition : qu'il n'y fasse pas de politique.

Aussitôt dit, aussitôt fait.

Un demi-siècle plus tard, Dieu se souvenant avoir accordé l'hospitalité à Marx, demande à son grand chambellan :

– Dis-moi, Pierre, comment ça se passe, avec Karl Marx ?

Pierre se met au garde à vous et, d'une voix claironnante, répond alors :

– Ça va très bien, camarade !

---

1. C'est aussi le titre d'un ouvrage au succès mondial. Il a pour auteur un Français, Thomas Piketty, et pour titre complet *Le Capital au XXI<sup>e</sup> siècle*. Ayant collecté les chiffres sur l'évolution des revenus des habitants d'une vingtaine de pays au cours des deux derniers siècles, Piketty constate que l'écart entre riches et pauvres n'a fait que se creuser et que la fameuse lutte contre les inégalités, qui constitue l'essentiel du discours politique, est un terrible échec. Karl Marx prétendait que, dans le mode de production capitaliste, la valeur ajoutée du travail (produit par les prolétaires) est confisquée par les détenteurs du capital.

L'histoire prouve qu'il n'avait pas tout à fait tort !

# INDEX

- Abd El-Kader, 15  
Aïtmatov Tchinguiz, 19  
Akininov Alexis, 130  
Al Bouraq (centauresse), 181  
Alexandre I<sup>er</sup>, 192, 209  
Alexandre II, 123, 126, 128  
Alexandre Le Grand, 102, 103, 110  
Alsop Marin, 86  
Alt Alphonse, 12  
Amilakhvari Maria, 129  
Anderson Sherwood, 19  
Andrianov Boris, 136, 137  
Anne (princesse), 214  
Apollinaire Guillaume, 66, 111, 112  
Apellès, 102, 103  
Aristote, 110  
Arnault Bernard, 88  
Aronofsky Darren, 42  
Arthus-Bertrand Yann, 108  
Avelitchev Alexandre, 12  
Bacharach René, 14  
Barrault Jean-Louis, 48, 114, 115  
Bartabas, 11, 12, 13, 14, 23, 24, 25, 28, 29, 60, 99, 100, 115  
Bartholomoy Polykhena, 128  
Barye Antoine-Louis, 106  
Basmadjian Garig, 124, 125  
Baucher François, 96  
Béchy Stéphane, 94

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.



C. Virgil Gheorghiu  
*Les noirs chevaux des Carpates*

Jean-Louis Gouraud (et compagnie)  
« *C'est pas con un cheval, c'est pas con !* »

\*

*Serko suivi de Riboy et Ganesh*

Guillaume Henry  
*Les chevaux du vide*

Don Höglund  
*Chevaux de personne*

Jan Krauze  
*Les chevaux n'iront pas en enfer*

Stéphanie Le Bail  
*Un seul corps*

Bernard Mahoux  
*Mon cheval, ma femme et moi*

Sophie Nauleau  
*Une anthologie de la littérature équestre féminine*

Jean d'Orgeix  
*Mes victoires, ma défaite*

Pierre Pradier  
*L'école des centaures*

P.A. Quarantotti Gambini  
*Le cheval Tripoli*

Pascal Renauldon  
*Yves Bienaimé, l'écuyer jardinier*

Susan Richards  
*Choisie*

Bernard Sachsé et Véronique Pellerin  
*Sur mes quatre jambes*

Marion Scali, Jacques Papin, Adeline Wirth  
*« Le jour où les chevaux parleront... »*

Philippe Thomas-Derevoge  
*Le Vizir, le cheval le plus illustre de Napoléon*

Léon Tolstoï, Alexandre Kouprine, Carl Sternheim  
*Quand les chevaux parlent aux hommes*

Aimé-Félix Tschiffely  
*Don Roberto*

Claire Veillères  
*La capture*

Marc-André Wagner  
*Dictionnaire mythologique et historique du cheval*

Adeline Wirth  
*Cheval de cœur*

\*

*Palefrenière*  
Revue *Cheval Chevaux*  
DANS LA MÊME COLLECTION

Numéro 1 : *L'équitation, une passion puérile ?*  
rédacteur en chef : Jean-Louis Gouraud

Numéro 2 : *Le cheval, animal féminin ou masculin ?*  
rédacteur en chef : Chérif Khaznadar

Numéro 3 : *Pour l'amour du cheval, of course !*  
rédacteur en chef : Christophe Donner

Numéro 4 : *Pur-sang et sang impur*  
rédacteur en chef : Axel Kahn

Numéro 5 : *La musique du cheval*  
rédacteur en chef : Stéphane Béchy

Numéro 6 : *En cavale*  
rédacteur en chef : Sylvain Tesson

Achevé d'imprimer par XXXXXX,  
en XXXXX 2015  
N° d'imprimeur :

Dépôt légal : XXXXXXXX 2015

*Imprimé en France*